



**HAL**  
open science

# Introduction : Les écrivains et la politique : je t'aime, je te hais

Alexandre Gefen

► **To cite this version:**

Alexandre Gefen. Introduction : Les écrivains et la politique : je t'aime, je te hais. La littérature est une affaire politique, Editions de l'Observatoire, 2022, 979-10-329-2279-8. halshs-03912744

**HAL Id: halshs-03912744**

**<https://shs.hal.science/halshs-03912744>**

Submitted on 25 Dec 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction : « Les écrivains et la politique : je t'aime, je te hais »

In Alexandre Gefen, *La littérature est une affaire politique*, Paris, L'Observatoire, 2022.

Dans la photo officielle d'Emmanuel Macron figurent deux téléphones portables mais aussi trois livres dont deux romans : *Le Rouge et le noir* de Stendhal, *Les Nourritures terrestres* d'André Gide et *Mémoires de guerre* de Charles de Gaulle. « Il n'y a rien que j'aime plus que la littérature », confirmait le président dans un entretien<sup>i</sup> en s'inscrivant dans la longue histoire littéraire de la politique française. Aussi ancienne que la Troisième République, dont le premier président, Adolphe Thiers, par ailleurs académicien, posait déjà en 1871 la main sur un livre dans sa photo officielle, la volonté d'inscrire visuellement le pouvoir dans une bibliothèque s'accompagne de revendications littéraires qui semblent une vraie spécificité des hommes politiques français et ne laissent pas d'étonner à l'étranger : à Gisèle Freund qui prenait son portrait, François Mitterrand aurait même confessé : « N'oubliez pas que je suis un écrivain avant d'être un homme politique. » La publication des mémoires de de Gaulle dans la prestigieuse bibliothèque de la Pléiade, qui fit grincer les dents des adeptes de la littérature pure, nous le rappela il y a peu : le grand homme politique français se doit d'être un grand écrivain. De fait, chacun des présidents de la Cinquième République a produit son livre, essai, autobiographie ou mémoire, mais aussi une *Anthologie de la poésie française* pour Georges Pompidou, par ailleurs agrégé de lettres, cinq romans pour Valéry Giscard D'Estaing, entré à l'Académie française, fiction, mais aussi poésie pour le très littéraire François Mitterrand, ami de Marguerite Duras et Françoise Sagan, et dont les collaborateurs se nommaient Paul Guimard, Régis Debray ou Erik Orsenna. Et quoi qu'on dise de la culture de Nicolas Sarkozy, dont le dédain pour *La Princesse de Clèves* a fait couler beaucoup d'encre, lui aussi affirme lire les classiques, et considère la littérature comme son « jardin secret », comme « une chose sérieuse »<sup>ii</sup>. Mais si l'homme politique, y compris le très technocrate Emmanuel Macron, reste épris des belles lettres, dût cet amour n'être qu'un affichage, qu'en est-il de la relation des écrivains contemporains à la politique ?

Assurément, si l'on lit par exemple « Théorie générale de l'engagement politique » qui constitue le huitième chapitre des *Désarçonnés* de Pascal Quignard (2012), qui décrit l'engagé comme « un tueur à gages » et, au contraire, promeut l'écrivain comme « démissionnaire » et « asocial » décomposant « toutes les relations », on pourrait croire que l'heure est au dédain. Écouter, à droite de l'échiquier Michel Houellebecq, assurant dans un livre récent (*Interventions*, 2020)

que « la dissolution progressive au fil des siècles des structures sociales et familiales, la tendance croissante des individus à se percevoir comme des particules isolées [...] rend bien sûr inapplicable la moindre solution politique » ou, à gauche, Pierre Bergounioux, examinant dans son *Carnet de notes* (2020) la liste de ses désillusions, serait à désespérer de la politique elle-même. On retrouvera cette déception dans ce livre dans la position d'un Jean Rouaud, pour lequel « littérature et politique ont fait conjointement leur temps » : elle est sans doute associée à la disparition d'un romantisme révolutionnaire ou du moins d'une alternative nette et univoque au libéralisme mondialisé. La fragmentation idéologique et la perte d'influence dans les urnes des idées de la gauche, qui avaient constitué le socle de référence de l'avant-garde littéraire depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, expliquent sans doute certaines postures littéraires contemporaines désabusées. Mais ce désespoir semble en vérité aux antipodes du discours de la plupart des écrivains d'aujourd'hui, qui clament au contraire les vertus et la nécessité de ce qu'Alexis de Tocqueville avait nommé, dans un tout autre contexte, une « politique littéraire »<sup>iii</sup>. C'est le constat massif de ce livre composé à partir d'entretiens avec certains des plus importants écrivains et écrivaines contemporains : réfutant la vieille catégorie de la littérature engagée, les auteurs et autrices français d'aujourd'hui sont loin de prôner une indifférence esthète à l'égard des problèmes politiques de la Cité. « Toutes les grandes œuvres littéraires possèdent une portée politique » affirme ainsi Camille de Toldeo. Voir dans la littérature une forme de politique, c'est faire du récit un outil d'analyse des inégalités et des vulnérabilités par ledit récit, volontiers autobiographique ou de reportage, c'est exiger de la langue littéraire qu'elle interroge les discours sociaux et les cadres dominants de perception et de narration, c'est rêver qu'elle rende justice des inégalités par les contre-discours qu'elle peut produire et partant qu'elle contribue à changer le monde. C'est aussi aller au-devant des demandes sociales directes, en signant des tribunes ou des pétitions, en participant à des résidences littéraires (en région, à l'hôpital, dans les EHPAD, auprès des migrants, etc.) qui sont souvent des projets sociaux de remédiation ou, plus simplement encore, en allant à la rencontre des lecteurs, dans les librairies ou les salons ; l'écrivain devient alors ce que Dominique Viart nomme joliment un « partenaire d'élucidation »<sup>iv</sup>.

Le recours à la littérature dans le champ du débat public est aussi ancien que celui-ci, et la conception moderne de la littérature est contemporaine de la naissance de la démocratie libérale. L'émergence de l'idée d'autonomie politique des citoyens est parallèle à celle de l'autonomie du jugement esthétique par rapport à la religion et à la morale — on pourrait s'amuser à dire qu'elles ont été rapportées en France d'Allemagne dans les valises de Benjamin Constant, autour de 1800. Comme le note Jean Rouaud, « sous les formes que nous leur connaissons

(sacralisation du texte et aspirations républicaine et démocratique), [littérature et politique] s'inventent en même temps, qui est le temps de Stendhal, de Balzac, de l'effondrement de l'aristocratie foncière et de la prise du pouvoir par la bourgeoisie ». Ou pour le dire avec les mots de Camille de Toledo : « on peut oublier, dans le temps long, ce que la littérature a accompagné, construit, forgé, notamment entre le XVe et le XXe siècle : le secret de la correspondance, l'autonomie des lieux d'énonciation par rapport au pouvoir, la constitution d'un espace social, la structuration de la vie privée... C'est la vie démocratique dans son ensemble dont on pourrait dire qu'elle est fille de la littérature, fille de la constitution de l'individu. »

Aujourd'hui, les rapports entre politique et littérature restent tributaires de pratiques anciennes de contestation radicale — pensons au romantisme révolutionnaire des textes néo-situationnistes du comité invisible d'extrême-gauche, à la veine pamphlétaire d'extrême droite d'un Richard Millet ou, tout simplement, à toutes les formes d'indignation publiques qui ont pour ancêtres les prises de position de Voltaire lors de l'Affaire Calas. Mais l'écrivain d'aujourd'hui est, nous semble-t-il, assez différent des modèles dont Gisèle Sapiro a fait la très convaincante typologie dans *Les Écrivains et la politique en France, De l'Affaire Dreyfus à la guerre d'Algérie*<sup>v</sup>. Pour reprendre ses catégories, il ne se situe plus du côté d'un *notable* qui viserait à défendre les valeurs de la société, car il préfère à un moralisme orienté l'analyse pragmatique de cas, l'expression de points de vue contradictoires et la peinture de dilemmes moraux complexes (comme le font par exemple Karine Tuil ou Alice Ferney) : ni l'académisme esthétique ni le conservatisme social ne semblent constituer des valeurs actives. La position d'*esthète* ne semble pas non plus le définir, car elle suppose une indifférence de l'art à l'égard de ses responsabilités qu'un nombre réduit d'écrivains tient désormais à conserver : peu d'artistes se reconnaissant dans l'idéologie esthétique de l'art pour l'art<sup>vi</sup>, faisant de l'écrivain un être supérieur et distant, réfugié dans une tour d'ivoire au sein de laquelle il entretiendrait un rapport direct avec l'absolu. S'il peut continuer de souligner, comme le fait par exemple Chloé Delaume, l'importance première de l'exigence littéraire et du travail du style, en rappelant le caractère discriminant de la catégorie de littérature dont toute forme d'écrit social ne relève pas, l'écrivain contemporain n'adhère plus guère à l'idéal de désintéressement et défend plutôt la puissance d'action de la langue et le pouvoir politique des formes. L'heure est à la responsabilité des représentations : choisir un sujet et un point de vue, c'est déjà s'engager. L'écrivain ne se revendique pas non plus *polémiste*, tant le pamphlet sociopolitique engagé est aux antipodes des pratiques descriptives d'enquête sur le terrain dans la non-fiction ou de réflexion sur soi qui dominent une grande partie du champ littéraire. De fait, Édouard Louis

dans *Qui a tué mon père ?*, rend directement responsable les politiques de la déchéance de son père (« Jacques Chirac et Xavier Bertrand détruisaient ses intestins », « Nicolas Sarkozy et son complice Martin Hirsch lui broyaient le dos », tandis que « Hollande, Valls et El Khomri l'ont asphyxié ») et s'adresse directement au président de la République par un Tweet « J'écris pour vous faire honte. J'écris pour donner des armes à celles et ceux qui vous combattent ». Mais son geste de colère passe par un roman familial documenté plutôt que par la construction d'un kit idéologique de lutte. Ceux qui, comme Édouard Louis, ne renoncent pas à des grilles de lecture forte du monde social (en l'occurrence la sociologie de la domination de Bourdieu), choisissent de s'appuyer sur des intellectuels (Foucault, Butler, etc.) et les sciences humaines et sociales plutôt que des partis. Ainsi en est-il, par exemple, de la benjamine de cette enquête, la jeune et radicale Sandra Lucbert, dont la « littérature de combat » s'adresse à une « hégémonie » déjà « disloquée ». Plutôt que le discours, les écrivains contemporains choisissent la narration : ils veulent agir en disant comment est fait le réel plutôt qu'en prescrivant, par des règles explicites, ce qu'il devrait être. Quant à la quatrième posture de l'engagement littéraire décrite par Gisèle Sapiro, celle de *l'avant-garde*, qui choisit la subversion politique comme littéraire, elle n'a pas totalement disparu – tout en perdant de son systématisme. La volonté de désorganisation des genres et des normes littéraires d'un Camille de Toledo par exemple, comme sa capacité à innover conceptuellement et à produire des sortes de manifestes (comme *Visiter le Flurkistan ou les illusions de la littérature monde* en 2007), appartiennent clairement à cette tradition, mais celle-ci s'appuie plus sur les travaux d'intellectuels (en particulier Bruno Latour) et des « dispositifs » que sur des écoles organisées et des doctrines globales. Certaines convergences subsistent entre radicalité politique et radicalités littéraires — comme cela fut le cas à l'époque où les symbolistes regardaient vers l'anarchisme ou lorsque les surréalistes se tournaient vers l'idéal communiste —, mais elles s'organisent davantage autour de sujets de société que de corps doctrinaux : c'est le cas pour les narrations écologiques contemporaines ou les récits féministes en particulier, qui cherchent à transformer les structures mêmes de notre perception en rompant avec l'anthropomorphisme et le paternalisme : faire voir autrement, c'est déjà agir politiquement. Il en est de même pour le prophétisme, qui a pu être regardé « comme le moyen de reconquérir une autorité sociale et une parole universelle » (Sapiro) mais qui sert désormais essentiellement à faire face à des défis concrets. Bien que la question du progrès ne soit pas absente chez des écrivains qui, de Michel Houellebecq (*Les Particules élémentaires*) à Laurent Binet (*Civilizations*), en passant par Léonora Minao (*Afropea*), produisent des utopies, des dystopies ou des histoires contrefactuelles, les visions des écrivains contemporains n'adosent plus les imaginaires aux

abstractions politiques mais s'intéressent à des problèmes du présent et aux menaces écologiques en particulier. Ils préfèrent questionner directement les modes de relations interindividus, inter-groupes et interespèces à l'heure de l'individualisme libéral plutôt que d'évoquer des fins supposées de l'histoire.

Loin d'être présentée dans grand récit téléologique, l'Histoire semble toujours au demeurant à reconstruire par la parole littéraire. Elle se voit l'objet de réélaborations, de questionnements plutôt que de démonstrations : elle est un chantier à entreprendre et non une source doctrinale. Est-ce à dire alors que la polarisation droite/gauche, si essentielle dans la vie littéraire du XX<sup>e</sup> siècle, ait disparu ? Même à l'Académie française, on peine désormais à trouver des écrivains de droite, en dehors de quelques héritiers de l'Action française fortement stigmatisés (Renaud Camus, Richard Millet). Alors que l'Affaire Dreyfus, l'Occupation ou la Guerre d'Algérie avaient fracturé l'opinion littéraire en deux camps presque égaux, la tribune d'Annie Ernaux de 2012 condamnant *Éloge littéraire d'Anders Breivik* de Richard Millet et appelant à son départ des éditions Gallimard a fait quasiment consensus. À l'inverse, la tribune défendant en 2018 la « liberté d'importuner » contre le mouvement progressiste MeToo n'a réuni que bien peu d'écrivains, hormis Catherine Millet, défenseuse d'une subversion de la morale dans un discours qui a paru bien daté. Bien que l'efficacité politique des tribunes et pétitions ne fasse pas l'unanimité, l'aspiration à l'égalité, l'acceptation d'une société multiculturelle, le combat antiraciste et féministe ou la préoccupation écologique (ces idées de gauche) semblent à présent des valeurs dominantes : ces entretiens en témoignent, peut-être à contre-courant de la droitisation annoncée de l'opinion depuis les années 2010. Même si la figure de l'écrivain engagé est devenue chez les écrivains et les écrivains que nous avons rencontrés ou bien antipathique ou bien indifférente, tous et toutes semblent faire du pouvoir de l'argent et de l'ultralibéralisme des repoussoirs.

Certaines lignes de fractures intéressantes demeurent, comme celle, très nette, qui oppose les auteurs et autrices qui font de la langue un marqueur politique en distinguant un style de droite, conservateur, à un style de gauche, innovateur, et ceux et celles qui n'y voient qu'un trait individuel. Mais non seulement les valeurs de gauche semblent l'avoir emporté, renvoyant le conservatisme moral, social et le classicisme littéraire à d'autres temps, mais l'idée, très marquée à gauche, d'un pouvoir politique de la littérature, semble dominer : la politique serait un peu partout en littérature, dans les corps, dans le rapport à l'environnement, dans les représentations, dans les thèmes, sans doute aussi dans le vocabulaire et la syntaxe. Sans forcément le revendiquer, un combat politique de basse intensité serait inévitable et l'œuvre littéraire agirait politiquement sans même avoir besoin de s'appuyer sur des doctrines.

Alors que la spécialisation des intellectuels avait été jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, selon Gisèle Sapiro, la raison de la marginalisation politique des écrivains poussés à la surenchère, au pamphlet et à la prophétie, l'écrivain du XXI<sup>e</sup> siècle participe désormais ainsi pleinement à nouveau à la Cité, par son corps comme par son œuvre. Échappant aux polarisations caricaturales, il produit en écrivant des représentations fines, qu'il s'agisse de décrire les néoruraux chez Marie-Hélène Lafon ou les capitaines d'industrie chez Aurélien Bellanger. À ce titre, il est politiquement utile à comprendre le monde, c'est-à-dire à l'améliorer. On peut assurément faire le départ entre des écrivains plus sensibles à la longue durée et à la répétition des phénomènes, enclin à les expliquer le présent par des structures archétypales ou mythiques et ceux directement informés par les contextes économiques et historiques. Ou bien entre des écrivains plus intéressés par des processus abstraits (la filiation, l'exil, etc.) que par des expériences concrètes et présentes. Ces oppositions recourent en partie la différence entre les écrivains recourant à l'imaginaire (Laurent Binet par exemple) ou déployant des enquêtes de terrain, des reportages ou une autobiographie de non-fiction (Annie Ernaux). Ou encore opposer des écrivains promouvant l'urgence de ruptures plutôt que des formes de révision et de transformation, des écrivains inquiets et des écrivains plus patients, sans que la radicalité et la virulence des enjeux correspondent nécessairement à un mode d'expression littéraire spécifique. On gagne certes aussi à distinguer, à la lecture de ces entretiens, ceux qui voient dans la transformation de la forme et de l'optique romanesques, dans l'innovation des styles et dispositifs littéraires, un moyen indispensable pour transformer les perceptions (Chloé Delaume ou Nathalie Quintane par exemple) et ceux pour qui les techniques classiques (la veine épique chez un Laurent Gaudé ou un Mathias Enard, le réalisme chez un Aurélien Bellanger ou une Karine Tuil) suffisent. Malgré cela, pour prendre l'exemple du féminisme, de l'autobiographie blanche d'Annie Ernaux à la sororité flamboyante de Chloé Delaume, les écritures situées aux antipodes esthétiques les unes des autres servent une même cause.

Le besoin d'intervention adressé à la littérature est patent dans un monde de crises, de dissolution des références passées et de déliaison territoriale, familiale et sociale : il est entretenu par des écrivains qui, renonçant à la Bohème, viennent aujourd'hui occuper le vide laissé par la disparition des autres systèmes de sens. D'Alice Zeniter à Nicolas Mathieu, ils renouvellent le récit collectif social et historique et redonnent un sens politique au monde. Ce faisant, ils laissent entrevoir des formes d'action personnelle ou collective bien différentes de celles, jugées souvent usées, de la démocratie représentative verticale de la V<sup>ème</sup> République. Si l'autonomie était une valeur à l'heure des sociétés englobantes et pesantes du passé, la

relation est au contraire la réponse de la littérature à un présent en manque de liens et de communautés.

Les entretiens que l'on lira dans ce livre ont été menés entre l'été 2020 et l'été 2021, oralement ou par écrit<sup>vii</sup>. D'Annie Ernaux, née en 1952, à Sandra Lucbert, née en 1981, ils portent sur plusieurs générations d'écrivains français en essayant de représenter la variété d'une littérature contemporaine foisonnante. Nous avons été attentifs à rendre visibles des traditions littéraires différentes, de l'autofiction au roman historique, des adeptes de l'écriture blanche à ceux du pamphlet, des praticiens du roman social à ceux de la fresque épique.

Le principe adopté est celui de l'enquête littéraire, formule bien connue autrefois, du *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française depuis 1789* de Marie-Joseph Chénier (1818) au *Tableau de la littérature française* de la NRF en 1929, en passant par la célèbre *Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret de 1891 : il consiste à poser une série de questions identiques à une pluralité d'écrivains<sup>viii</sup>. Les questions posées ne touchent pas aux positions politiques elles-mêmes des écrivains mais à leur « politique de la littérature », pourrait-on dire, en reprenant l'expression du philosophe Jacques Rancière<sup>ix</sup>. Nous avons cherché à cerner aussi bien à travers des questions générales qu'à travers la discussion autour de problèmes concrets la position des écrivains dans certains des principaux débats traversant l'histoire des rapports entre politique et littérature : la question de l'engagement, la question de la langue et du style, la différence entre les modes d'action de la parole politique et de la parole littéraire, l'intérêt pour les hommes politiques et le monde politique, etc. Le caractère délibérément répétitif du questionnaire permet d'effectuer des comparaisons et de dresser un diagnostic nuancé sans forcer les interprétations. Faute de disposer d'une méthode systématique, nous avons interrogé des écrivains qui nous semblaient tout à la fois remarquables et représentatifs de la diversité des voix contemporaines. Rares sont ceux qui ont refusé à répondre à cette enquête (Éric Vuillard ou Olivier Cadiot ont décliné ; Christine Angot, Michel Houellebecq et Emmanuel Carrère n'ont pas répondu). Et, de fait, nous avons eu le sentiment que la question était importante, voire urgente, pour les auteurs et autrices que nous avons sollicités.

Ces entretiens font entendre essentiellement des auteurs de fiction narrative. La question des rapports entre poésie et politique ou théâtre et politique aurait été l'objet d'autres livres non moins nécessaires : si le théâtre reste un genre essentiellement politique aujourd'hui (voir récemment d'Olivier Neveux, *Contre le théâtre politique*<sup>x</sup>), la poésie n'a non plus totalement oublié l'ère engagée des Prévert et Aragon, comme les prises de parti écologiques et solidaires du poète Jean-Claude Pinson le démontrent, sans qu'il soit nécessaire d'aller chercher aux USA



l'exemple d'Amanda Gordman. Mais le récit, qu'il soit personnel, d'enquête ou de fiction, possède une manière propre de faire de la politique qui mérite que l'on s'y arrête : un récit est un roman qui permet de penser l'histoire, en nourrissant les consciences politiques de récits de références et de cadres d'analyse. Il peut ausculter le monde social, en décrire les structures et les modes de fonctionnement. Il peut mettre en scène la façon dont s'articule le pouvoir, décrire les combats et les formes de vie politique. Par la fiction, un écrivain peut chercher à interroger le langage commun, le *storytelling* médiatique pour en déconstruire les ressorts qui visent à transformer le langage. En faisant entendre des voix discordantes et différenciées, la fiction contribue au pluralisme et au débat démocratique, à l'heure où celle-ci s'ouvre à des questions nouvelles, du féminisme à l'écologie. C'est en tout cas à travers ces six thèmes que nous avons choisi de regrouper les écrivains et les entretiens qui nous ont été accordés, sans que chacun ne participe que d'un seul questionnement. En parcourant ces différents modes d'intervention dans la vie commune, on lira les positions d'écrivains « impliqués » (expression que l'on doit à Dominique Viart et que l'on trouvera sous la plume de Yannick Haenel dans ces entretiens) qui, dans leur diversité et leur contribution, rechignent souvent à des prises de position politiques, mais n'ont pas renoncé à produire de la politique dans la littérature, par la littérature.

---

<sup>i</sup> Voir Étienne de Montety (dir.), *Dans la bibliothèque de nos présidents*, Tallandier, 2020.

<sup>ii</sup> Voir l'émission *Livres & Vous*, Public Sénat, 2018 en ligne : <https://www.publicsenat.fr/article/politique/sarkozy-un-personnage-de-roman-82527>.

<sup>iii</sup> Alexis de Tocqueville, *L'Ancien régime et la révolution*, 1856.

<sup>iv</sup> Voir notamment <http://www.revue-critique-de-fiction-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx18.17/1332>

<sup>v</sup> Seuil, 2018. Cet essai extrêmement riche et précieux a nourri à de très nombreuses reprises ce livre.

<sup>vi</sup> Sur ce thème, voir mon essai *L'Idée de littérature. De l'art pour l'art aux écritures d'intervention*, Corti, 2021.

<sup>vii</sup> Je tiens ici à remercier Garance Bressaud, qui m'a aidé à leur retranscription et Baptiste Roux, qui a relu l'ensemble de ce livre.

<sup>viii</sup> Annie Ernaux et Aurélien Bellanger, interrogés en 2020 antérieurement au projet de ce livre, ont répondu à un questionnaire légèrement différent.

<sup>ix</sup> Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, Galilée, 2007.

<sup>x</sup> La Fabrique, 2019.